

Assise à la table du déjeuner pascal, la petite se confectionne entre deux tranches de pain de mie un sandwich aux smarties et ne répond pas à la question qu'on lui pose.

En pose une autre : « Tu trouves pas que c'est joli ? », ces cercles de sucre fondu qui mouchètent la mie blanche du pain jusqu'aux quatre coins.

Ce qui est joli aussi, c'est le bruit des capsules sous ses dents, le croustillement de cette molle résistance. Et c'est joli aussi de sentir dégorger des bourgeons de chocolat fondu dans le silence de sa bouche. Et ce vitrail de laque brillante, bleue, verte, jaune, rouge, orange, violette, marron, aussi, c'est joli. Non, elle ne veut pas d'agneau, non et non.

*(croire en la résurrection)*

Dans la cour de récréation, elle dit qu'en fait elle s'appelle Stéphanie.

« Je m'appelle Stéphanie en fait. »

S'y croit, se fait l'effet d'une enfant trouvée, d'un destin terrible, entre la honte et le délice, ça dépend des moments.

Mais où est-elle allée chercher une idée pareille ? (La maîtresse a parlé à sa mère.) « Je me demande ce qui te passe par la tête ! »

Dans la cour de récréation, Marianne s'appelle Marianne, Aline s'appelle Aline, Jenny s'appelle Jenny, ni princesses, ni fugueuses. Elles ne la prennent pas au sérieux, n'y croient pas, « elle fait son intéressante », disent-elles.

Donc l'effet ne prend pas. Alors la petite en rajoute. Dit qu'elle s'appelle Stéphanie en fait, mais que ses copines préférées ont le droit de l'appeler Fanny. Le diminutif possède des accents de petite lavandière en tablier et de la gentillesse dans les poches.

En 1968, les Stéphanie ne courent pas les rues. Les Stéphanie sont rares.

Au bureau de tabac où sa mère l'envoie chaque jour acheter deux paquets de Craven A, la petite

a vu, sur la couverture d'un magazine, ce prénom écrit en lettres bleues, déliées comme un ruban. Sous le prénom, une femme nue, allongée sur le ventre, relève ses fesses très haut. Entre ses cuisses elle retient un drap bleu, qu'elle semble aspirer avec le ventre, ou quoi. Ce pan de tissu à la lavande occupe toute la page du magazine comme une tente rafraîchissante, et le corps blond fait armature. Pendant une semaine, chaque jour, deux paquets de Craven A, et la couverture du magazine. Avec ce regard pâle et indéfinissable de Stéphanie qui la regarde.

Dans la cour de récréation, elle dit qu'elle s'appelle Stéphanie, ce qui est faux, et que ses copines préférées ont le droit de l'appeler Fanny, ce qui serait vrai si c'était vrai.

Mais sa copine préférée préfère l'appeler du seul prénom qui la fasse se retourner quand elle l'appelle du fond de la cour le matin. Elle la met au désespoir d'habiter ce corps pâle que ses parents ne murmurent jamais.

Elle est vraiment sa copine préférée. Elle s'appelle Florence. Et Flo, rien que pour elle.

*(cours préparatoire, la maîtresse s'appelle Madame Gentile)*

Dans les jardins, elle porte des robes de princesse invisibles, passe un long temps à se les dessiner mentalement. Elle reste là, sur le petit carré de pelouse tiède, les jambes légèrement écartées pour ne pas tanguer, de longues demi-heures.

Je récapitule, dit-elle, les yeux fermés : là je mets la cape en voilage de rideau, un foulard froncé fait le corsage, et là la dentelle qui retombe par-dessus, c'est très compliqué, et les breloques transparentes du lustre sont aux manches. Pas de couronne.

Elle est debout ainsi le visage offert à l'après-midi, à l'inspiration. Les yeux fermés. L'histoire peut commencer après – les chevaliers, la reine, la licorne, les cachots. D'abord, la robe.

Et recommence. Ses bobines tressautent derrière le chamois nerveux des paupières. Ses cils inférieurs et ses cils supérieurs croisent le fil d'or et l'aiguille d'argent comme la navette de la machine à coudre qui est dans la chambre de la tante.

Récapitule, se redéshabille mentalement. Re-commence, apprend la robe par cœur.

Puis, elle s'enfile dans cette idée, lentement, en récapitulant toujours, en bougeant à peine, si elle relâche son attention, si elle perd le fil de cette couture alambiquée, l'habit s'effondrera.

Puis, elle marche. Marche avec les bras arrondis, entre les nains de jardin qui sourient tout le temps, imbéciles sujets. Elle a ramassé la corde à sauter. S'en sert habilement. La passe derrière son dos et la ramasse au creux de ses coudes, la laissant pendre mollement sur le bas de son dos. Elle s'imagine tirer une traîne lourde qui lui fait un pas lent, qu'elle étire, infiniment, dans les jardins. Dans la traîne, des tessons érucités par le crapaud du puits, des pierreries chiées par des ânes, des graviers blancs de cimetièrè.

La petite fille de la voisine joue avec elle. Elle a des yeux noirs et des cheveux noirs, des petits bras potelés comme des envies de mordre dedans. Et un ventre rebondi (avec des envies de mordre). Et les ongles vernis d'un rose criard, avec de la terre dessous. Son prénom est oublié. Elle est la servante, elle marchera sur la traîne et sera sévèrement punie.

La maman de la petite ne met pas de vernis à ongles, ne met pas de robes, ne met pas de perles, ne marche pas dans les jardins avec le visage offert au vent vert, n'a pas les seins vivants comme ceux du mannequin dans la vitrine, ne voit pas la petite, ne sait pas.

La princesse mentale se fait donner de l'altèssè.